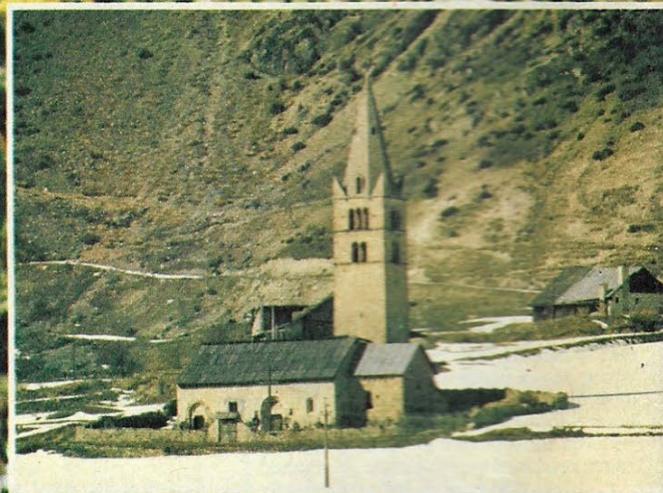
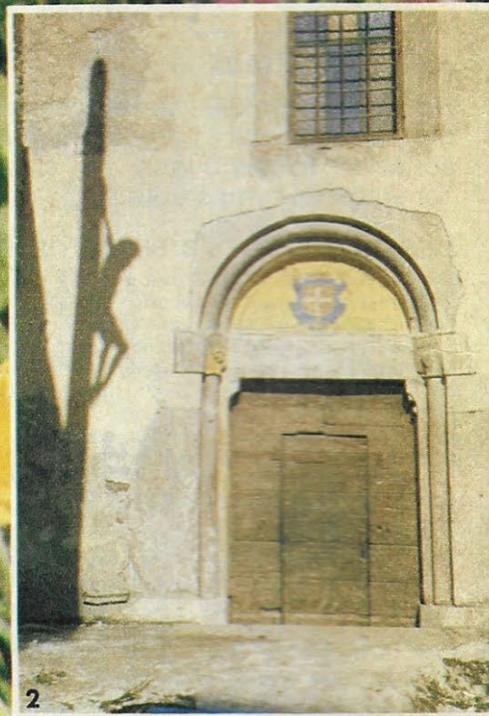
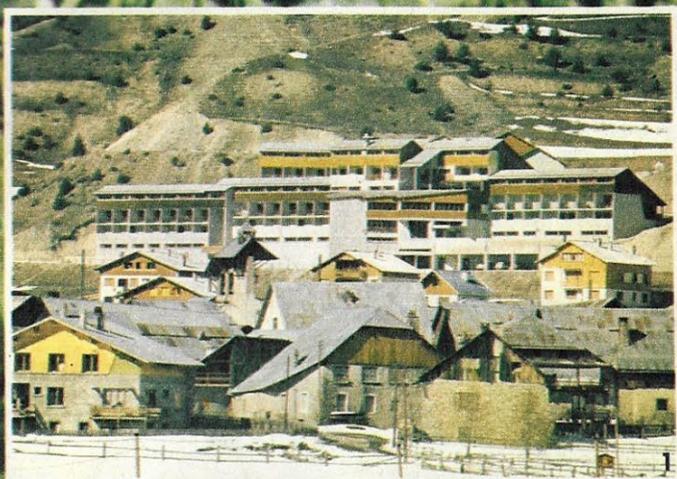


vivre aujourd'hui



CES JEUNES "ÉTRANGÈRES"
ONT VÉCU
LA RENAISSANCE
DU QUEYRAS

A la frontière de la France et de l'Italie, une vallée revit : le Queyras. Elle le doit à l'esprit d'initiative et à la ténacité de ses garçons, mais aussi à l'élan et à l'ardeur de leurs épouses, venues de tous les coins de France.

Onze mariages dans la même année ! On n'avait jamais vu ça à Ceillac ! Tout le monde savait, de Gap jusqu'à Briançon, que ce petit village du Queyras, isolé tout au bout d'une route qui ne menait nulle part, était voué à l'abandon. Depuis la fin de la guerre, aucun jeune ménage ne s'y était installé. Les filles émigraient vers Lyon, Grenoble et Marseille. Les garçons les suivaient, à l'exception de quelques irréductibles destinés à maintenir coûte que coûte les maigres exploitations familiales. Et voilà qu'en 1971, tout changeait.

L'événement était si insolite que la presse régionale envoya ses reporters enquêter sur place. Une surprise les attendait : les nouvelles Ceillaquines étaient toutes des « étrangères » ; entendez qu'elles n'étaient pas nées au pays, mais venaient de Paris, de la Bretagne, de la Bourgogne, de la Picardie... Elles avaient découvert Ceillac à l'occasion des vacances et - l'amour aidant - avaient décidé d'y mener, avec leurs époux, la grande aventure du « contre-exode rural ».

Deux ans ont passé. Les « étrangères » sont très vite devenues des Ceillaquines à part entière. Et c'est beaucoup grâce à elles que le village, qu'on disait condamné, est aujourd'hui en pleine expansion.

Jusqu'à une date récente, le Queyras était un paradis perdu. A peine savait-on que cette étroite vallée, nichée dans une courbe de la frontière franco-italienne, abritait les villages les plus élevés d'Europe. On évoquait parfois la splendeur de ses paysages, mais pour lui opposer aussitôt la rigueur de ses hivers durant lesquels les morts partageaient le logis des vivants. En effet, tant que les

cimetières demeuraient recouverts de glace, on juchait les cercueils sur le toit des maisons, en attendant le printemps. Ceillac même était, jusqu'en 1955, totalement isolé par la neige pendant les cinq mois les plus rudes de l'hiver. On comprend qu'aucune fille ne se soit résignée à végéter dans pareille solitude.

Quelques originaux, chasseurs de chamois ou épris de nature inviolée, s'y aventuraient pourtant l'été. Tel était le cas de Philippe Lamour. Cet économiste célèbre, président de la Commission nationale de l'Aménagement du Territoire, acquit à flanc de montagne une vieille bergerie et devint Ceillaquin d'adoption. Aux élections de 1965, il fut élu au conseil municipal... à l'unanimité des voix. Le lendemain, il était maire d'une commune de 200 habitants qui attendait tout de lui. Philippe Lamour s'attela à la tâche. Il commença par faire remembrer les milliers de parcelles dispersées, afin de permettre une exploitation rationnelle : élevage et cultures redevinrent rentables. Mais c'était surtout assurer le maintien du paysage, « matière première » de tout projet touristique. Et le tourisme est, en fin de compte, l'avenir pour les pays de haute montagne qui bénéficient de deux saisons : estivale et hivernale.

Les Ceillaquins n'étaient pas tout à fait novices en la matière. Il existait depuis trente ans, dans le vieux village, une petite pension de famille où les touristes montaient en traîneau ! Plus tard, on aménagea un minicar pourvu d'un chasse-neige, qui s'ouvrait la route à mesure. Quelques familles avaient aussi aménagé les premiers gîtes ruraux. Mais tout cela n'allait pas loin.

Il fallut que le destin s'en mêle. En 1956, Ceillac fut envahi par un véritable torrent de boue qui submergea sur son passage tout le village, ses maisons et ses bergeries. Pour reloger les sinistrés, on édifia un peu plus

haut une vingtaine de chalets modernes et bien équipés. Mais l'attachement au vieux village fut le plus fort. Les uns après les autres, les Ceillaquins entreprirent de déblayer les maisons de leurs ancêtres et de les consolider. Et les chalets tout neufs demeurèrent inoccupés.

On décida de les louer aux hôtes de passage. C'est ainsi qu'une nouvelle vague d'« étrangers. » découvrit Ceillac. Et Ceillac, le chemin d'une nouvelle prospérité.

TOUTE UNE POPULATION PREND SON DESTIN EN MAINS

Très blonde, toujours souriante, Monique Eymard évoque cette période « d'avant le tourisme » qu'elle a connue jeune fille, au temps où elle passait ses vacances dans une maison du vieux village.



- Je suis venue ici pour la première fois en décembre 1965. Ce fut une révélation. Pensez que ce pays ne figurait même pas dans mon dictionnaire ! Comme rien n'était équipé à l'époque, on faisait de la luge ou du ski dans les champs. Depuis, la station s'est montée et les jeunes n'ont plus été obligés d'aller s'embaucher à Vars ou aux Deux-Alpes. Ce qu'on aimerait, c'est que cela ne grandisse pas trop et reste notre affaire à nous...

Elle dit « nous » avec une visible fierté, car elle a épousé un moniteur de ski du pays. Puéricultrice, elle a pris en charge la garderie d'enfants du village de vacances. Elle est heureuse et pour rien au monde ne retournerait habiter Mâcon, sa ville natale.

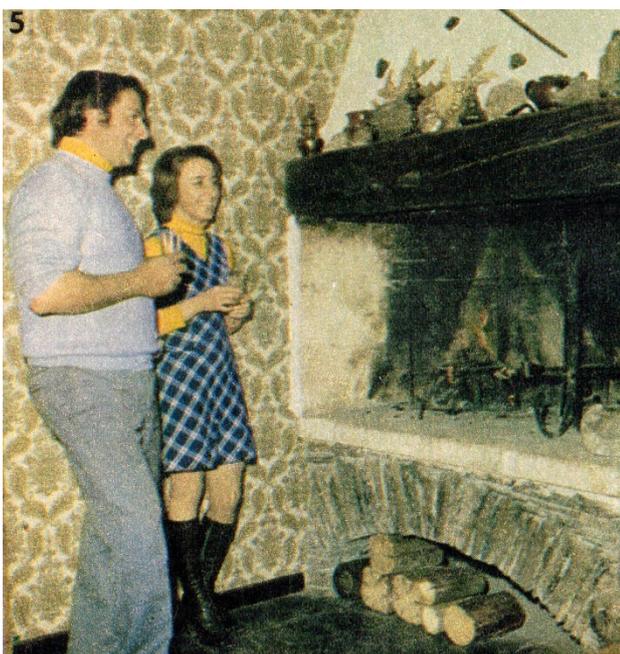
- La nature, ici, est si merveilleuse ! dit-elle. De ma fenêtre, je vois des chamois s'approcher jusqu'au seuil des maisons, j'observe le vol des aigles. Ce qui est extraordinaire, c'est que les paysans n'ont pas changé ; ils ont gardé leur sens de l'hospitalité. Les touristes ont beau gambader dans leurs prés en aplatissant leur foin, planter leurs tentes n'importe où sans demander la permission, jamais ils ne s'impatiente. Ils sont heureux, au contraire, de voir qu'on apprécie leur petite patrie.

C'est que le développement de Ceillac, pour spectaculaire qu'il soit, est resté entièrement entre les mains des gens du pays. Ici, point de promoteurs extérieurs imposant leurs volontés et empêchant les bénéfiques. Tous les équipements demeurent la propriété de la population montagnarde à qui les emplois sont réservés en priorité.

Décidées à se sauver elles-mêmes, les huit communes du Queyras se sont unies en un syndicat qui a établi le plan général d'aménagement de la région. Une SICA (*société d'intérêt collectif agricole*) a été chargée de gérer l'équipement sportif (*trente téléskis et quatre télésièges*). Une autre SICA a construit chalets et hôtels pour l'hébergement des touristes. Les habitants ont apporté les terrains nécessaires. Ils peuvent gérer eux-mêmes ces logements, ou en confier le soin à la SICA qui les représente. Dans un cas comme dans l'autre, les locations paient les annuités du prêt et, quand celui-ci sera remboursé, les paysans du Queyras seront définitivement propriétaires d'immeubles en plein rapport qui ne leur

auront pratiquement rien coûté.

À Ceillac, deux hôtels ont été bâtis et sont tenus par de vieilles familles du pays. L'hôtel « Les Veyres » est dirigé depuis son ouverture à Noël 1968 par Sylvie Favier, une Parisienne d'origine que l'aventure attendait, elle aussi, au coin des pistes. Car cet hôtel au charme rustique, aux boiseries artistiquement sculptées, son mari et ses deux frères l'ont construit et meublé entièrement de leurs mains.



Georges Favier a mis six ans à fabriquer et à décorer au couteau les centaines de chaises, de tables, de lits et d'armoires qui donnent à son établissement son caractère le plus typique. Il continue, tout en accueillant ses clients et en conduisant le taxi du village. Si les garçons de Ceillac « réussissent », ils



ne le doivent qu'à leur courage. L'un des frères Favier, copropriétaire de l'hôtel, est également moniteur de ski. Sa toute jeune femme, Martine (*vingt et un ans*) fait l'école aux enfants de Ceillac et elle ne céderait sa place pour rien au monde.

- Quand j'ai obtenu ce poste, ce n'était pas très demandé. Aujourd'hui, beaucoup de mes collègues m'envient. Je n'ai que 15 élèves, de 5 à 12 ans. Nous formons comme une grande famille. Si vous saviez comme ils sont attachants, comme ils comprennent et aiment la nature !

Il est vrai que les petits Ceillaquins sont favorisés ; pour eux, c'est en permanence « classe de neige ». Chaque semaine, la navette vient les prendre devant l'école pour les emmener sur les pistes. Et là, ils s'entraînent au ski, gratuitement, sous la direction d'un moniteur diplômé. Martine, l'institutrice, rivalise avec les plus doués. La neige est pour elle une vieille amie, puisqu'elle est née aux portes du Queyras, à Guillestre.

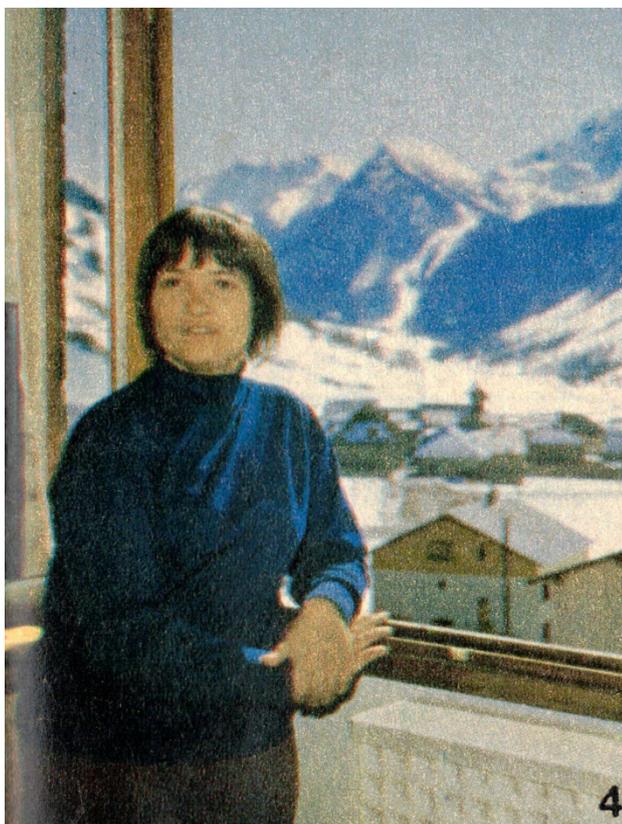
- Mais oui, dit-elle, je suis tout de même « importée » puisque mes parents venaient du Maroc.

UNE TRADITION D'HOSPITALITÉ MONTAGNARDE

A Ceillac, quand vous quittez un Favier, vous avez une chance sur deux de tomber sur un Fournier. Cette autre vieille dynastie locale règne sur le bar-tabac, les deux magasins de sport, l'entreprise de construction de chalets et un atelier de sculpture sur bois. Et l'on trouve aussi des Fournier parmi les moniteurs de ski. L'un d'eux fut même un champion réputé.

Jean-Joseph Fournier - dit Jojo - qui redevient l'été entrepreneur de maçonnerie a

connu sa femme, une Bretonne à l'inaltérable bonne humeur, sur les pistes. C'était en 1965, à l'époque où l'on commençait à louer quelques chalets aux touristes et à recevoir des écoliers avides d'air pur. Francette accompagnait une classe de neige que « Jojo » initiait aux secrets du dérapage et du slalom. Six mois après, ils se mariaient.



- Je retourne à Nantes, une fois par an, dit-elle. Au bout de huit jours, je n'ai plus qu'une idée : rentrer. Quant aux enfants, ils ne tiennent pas en place, habitués qu'ils sont à courir partout sans contrainte. J'en suis à me demander comment j'ai pu supporter autrefois de vivre en ville.

Francette tient, en saison, le « Bar Girardin » à l'arrivée du télésiège. Avec ses belles-sœurs, elle a aménagé un refuge pour les futurs randonneurs de la « Grande Traversée des Alpes » qui joindront le lac Léman à la Méditerranée, à pied l'été, à ski l'hiver.

- Nous avons la chance d'avoir affaire à des gens en vacances. Ils sont tout de

même plus agréables que dans le travail. Et puis, je pense que l'esprit du pays agit sur eux. Ils peuvent entrer dans une bergerie et poser toutes les questions qu'ils veulent. Le facteur leur apprend à reconnaître les plantes sauvages. Et quand, le dimanche, on part en promenade, on en emmène toujours quelques-uns avec nous.

Ces promenades d'été, tout le monde m'en a parlé. Souvenirs de retours embaumés, les bras chargés de fleurs ; de pique-niques champêtres, au bord des torrents à truites ; de vieilles chapelles et de ponts de bois découverts parmi les mélèzes. On va même à pied, jusqu'en Italie, chercher du génépi. On couche dans un hameau abandonné, et l'on s'éveille au son des clarines.

TROIS MILLE TOURISTES AU BOUT DU MONDE

Ne nous méprenons pas. Si les Ceillaquins s'improvisent guides de randonnées, c'est à titre parfaitement bénévole. On les offusquerait en leur proposant de les payer.

- Ils ont vécu si longtemps sans argent, dit Francette Fournier, qu'ils sont encore gênés de devoir faire payer aux touristes les œufs ou le lait...

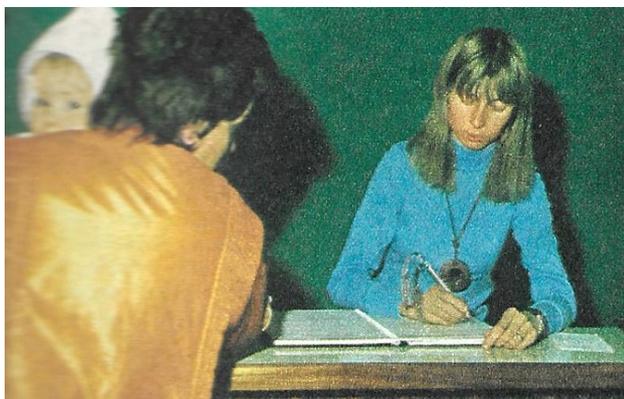
Cet état d'esprit, héritage d'une ancestrale tradition d'hospitalité montagnarde, n'est pas l'un des moindres attraits de Ceillac. Aussi le village reçoit-il en moyenne deux mille visiteurs en hiver et trois mille en été. Outre les deux hôtels, ceux-ci disposent de cent vingt appartements en location et d'un village de vacances de trois cent cinquante places, qui ne désemplit guère de toute l'année.

Perché à 1750 m d'altitude, à quelques mètres des pistes de ski, il offre une gamme de logements en duplex, de deux à huit lits,

avec escalier intérieur et loggia. Les clients ont le choix entre la pension complète ou la cuisine individuelle. Des veillées avec dégustation de « fondue » aux chandelles s'y déroulent régulièrement dans le plus pur esprit « montagnard ».

Les bâtiments modernes du village de vacances ont été édifiés à distance des vieilles maisons, afin de préserver le site. Entre eux, des pâtures, couvertes de neige en hiver, toutes fleuries en été, ménagent une harmonieuse transition.

Dernière « étrangère » que je rencontrerai, Agnès Meissimilly est chargée de la réception des vacanciers. C'est une Laonnoise aux longs cheveux blonds, aux yeux bleus. Elle aussi est venue ici en vacances, et n'en est jamais repartie. C'était en 1970. Son mari conduit la navette qui dessert les pistes de ski et fait aussi le taxi en dehors de ses heures de service.



Photos de Louis Trémellat

- Au début, dit Agnès, j'avais un peu peur de m'ennuyer. Le travail m'a empêchée de « cafarder ». Et maintenant, je crois que je ne pourrais plus vivre ailleurs.

Et cette Ceillaquine de fraîche date est si bien adaptée qu'elle ajoute, dans un soupçon de sourire : « *Je souhaite seulement que l'afflux de touristes ne devienne pas trop envahissant. Sinon, on ne se sentirait plus chez soi.* »

Telles sont quelques-unes de ces jeunes femmes qui, venues des quatre points de l'horizon, font chaque jour la preuve que l'exode rural n'est pas forcément à sens unique. C'est aussi un peu grâce à elles, à leur bonne humeur, à leur tendre confiance que Ceillac-en-Queyras, le village du bout du monde, est en train de vivre une spectaculaire renaissance.

Agnès, Francette, Sylvie, Martine, Monique, cinq atouts maîtres et qui ont gagné la partie.

MAURICE COLINON